

ETC



Du paysage à l'événement et vice et versa

Gilles Daigneault

Volume 1, numéro 1, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36178ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

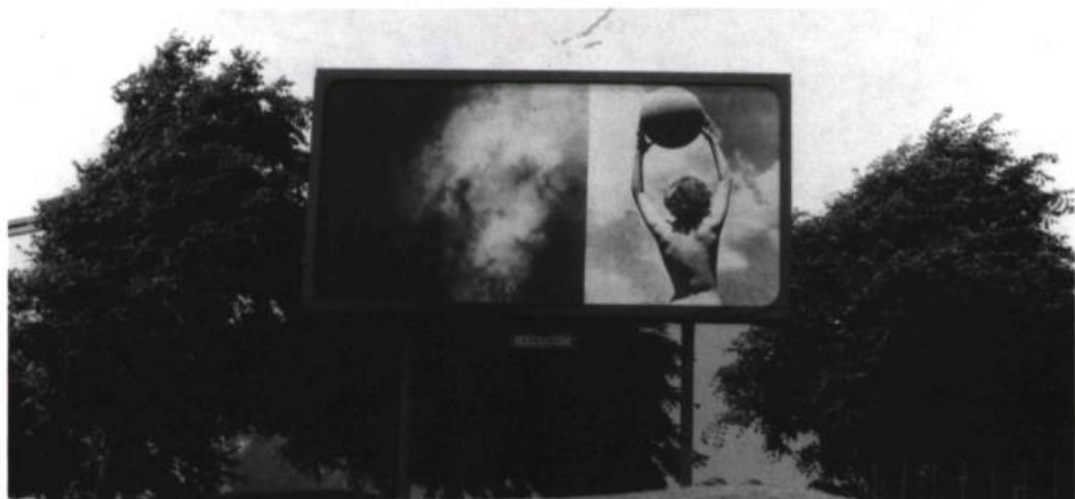
0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daigneault, G. (1987). Compte rendu de [Du paysage à l'événement et vice et versa]. *ETC*, 1(1), 49-50.



Geneviève Cadieux, *Nature morte aux arbres et au ballon*, 1987. (*Elementa Naturæ*)

Du paysage à l'événement et vice et versa

Elementa naturæ, au Musée d'art contemporain, du 7 juin au 6 septembre 1987 — Le recours à un titre latin n'était pas le seul trait commun qu'avaient *Elementa naturæ* et, naguère, *Aurora borealis*. Comme égarées dans un été montréalais voué maintenant au grand art ancien et/ou étranger, les deux expositions proposaient quelques œuvres inédites d'artistes québécois actuels; dans les deux cas, il s'agissait d'«installations» - même si on ne sait pas toujours très bien ce que recouvre cette appellation rapidement devenu bateau - choisies par des conservateurs indépendants; enfin, fait non négligeable, la moitié des artistes retenus cet été par Michiko Yajima l'avaient également été, en 1985, par René Blouin et Normand Thériault.

Cela dit, en comparaison d'*Aurora...*, *Elementa...* avait un aspect intimiste, comme si les dix créateurs participants avaient pris le parti de neutraliser le caractère gigantesque du thème - les éléments de la nature tant observable qu'inobservable - par des propositions empreintes d'une poésie très personnelle; en revanche, la juxtaposition de ces œuvres extrêmement diverses (qu'on aurait souhaité plus nombreuses) suggérait toute la profondeur et la prégnance du concept élaboré par la conservatrice invitée par le MAC.

Dans l'ensemble, les artistes ont ausculté leur propre nature tout autant que la nature extérieure qui allait accueillir - et, parfois, conditionner - leurs travaux, et ils ont produit des œuvres qui prenaient en compte les contradictions de ces deux natures en même temps qu'elles en reformulaient ce que Michiko Yajima appelait «l'ordre paradoxal».

De ce point de vue, j'ai particulièrement apprécié la justesse des «natures mortes» de Geneviève Cadieux et de Claude Mongrain ainsi que l'irrésistible invitation au voyage d'Eva Brandl, trois installations qui donnaient l'impression de se fondre dans le paysage mais qui en subvertissaient discrètement les structures par

des fictions ouvertes et très accueillantes. Par des voies très différentes, cette justesse se retrouvait, d'une part, dans l'ingénieuse affiche de Raymond Gervais qui ouvrait sur les éléments impossibles de la nature et y conviait le spectateur, partout dans la ville, à un voyage (à peine) organisé, et, d'autre part, dans l'œuvre acoustique remarquablement dépouillée de David Tomas qui composait avec les sons ambiants et constituait, paradoxalement, le travail le plus sensuel de l'artiste à ce jour.

Somme toute - et compte tenu des moyens financiers mis en œuvre -, *Elementa naturæ* ne comportait pas vraiment de temps faibles (si on excepte certaines photographies de Geoffrey James qui n'a pas toujours été à la hauteur d'une très belle intuition de la conservatrice) et se comparait honorablement à des expositions européennes dont on a fait grand état à la même période, qu'il s'agisse des œuvres présentées dans les jardins de Kassel, dans le cadre de la Documenta 8, ou encore du fameux projet de sculptures de Münster.

*



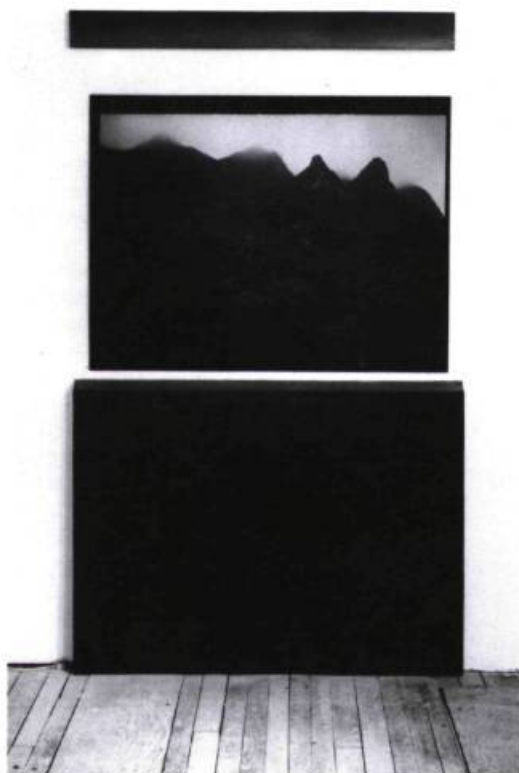
Don McCullin, *East of Aldgate*, 1985. (*L'Empire du réel / Realities Revisited*)

L'Empire du réel/Realities Revisited, au Centre Saidye Bronfman, du 16 juin au 16 juillet 1987 — De son côté, le Centre Saidye Bronfman présentait un solide corpus de 112 photographies britanniques datant des 40 dernières années, de quoi alimenter le vieux débat entre les tenants de la photo documentaire et ceux de la



Thurston Hopkins, *La dolce vita*, London, 1953. (*L'Emprise du réel / Realities Revisited*)

50



Jocelyne Alloucherie, *Assonance* (détail), 1987. (Paysage)

photo «artistique». Choies par le peintre Miljenko Horvat, ces images de 15 artistes majeurs racontaient sobrement mais avec un grand sérieux l'état d'esprit, la continuité et le renouvellement de la première photographie «straight» au monde, et rappelaient comment celle-ci peut donner lieu à des bonheurs d'expression tout à fait indépendants de l'intérêt du sujet représenté.

À y regarder de près, en effet, on se disait que cette austère discipline, de plus en plus dépréciée en art contemporain et qui se justifie souvent mal («Il fallait être là» ou «Il fallait pouvoir le faire»), pose parfois plus de questions sur la réalité et sa représentation qu'elle n'apporte de réponses toutes faites. Principalement quand elle se justifie par «Il fallait y penser» et qu'elle crée des paysages photographiques à partir d'événements, ou vice versa.

*

Paysage, à la Galerie Dazibao, du 27 mai au 21 juin 1987 — Chez Dazibao, la petite exposition intitulée *Paysage* parlait justement de l'autre photographie, «un peu pour fronder ces inconditionnels du dodu vécu, eux qui se sentent vivre en croyant enregistrer le réel», écrivait un peu méchamment le conservateur Serge Bérard dans un texte touffu et débridé (à prendre comme une des œuvres de l'accrochage).

Ici, il était surtout question de déconstruction et de reconstruction du motif, du geste de photographier et du thème - cela aurait pu s'appeler *Elementa photographia* - et Bérard en profitait pour ausculter, mine de rien, le paysage de notre photographie, pour l'amplifier aussi (notamment en faisant un sort à une *Page-miroir* de Rober Racine et à une somptueuse suite de Francine Larivée qu'on découvrait autrement au milieu de familiers de ce genre de présentation). Un excellent antidote contre l'exposition du Centre Saidye Bronfman... ou vice versa.

Gilles Daigneault